

Simon Leys, le dernier des sinologues

Avec l'auteur du livre *Les Habits neufs du président Mao*, disparaît un des plus fins connaisseurs de la Chine moderne.

Sinologue

Simon Leys

Tout ce qui peut s'énoncer est dénué d'importance. » Cette citation reprise au critique chinois Zhou Zuoren et appliquée, non sans ironie, à son propre travail dans *Essais sur la Chine* (Robert Laffont, 1998), pourrait résumer l'esprit de Simon Leys, l'écrivain et sinologue belge mort lundi 11 août à Canberra. De son vrai nom Pierre Ryckmans, il possédait un goût pour le savoir qui soutenait son immense érudition ainsi que son

Né à Bruxelles le 28 septembre 1935 dans une famille aisée et catholique, neveu de l'ancien gouverneur général du Congo belge, Pierre Ryckmans considérait qu'il avait eu une « enfance heureuse ». Il fit ses humanités à l'Université catholique de Louvain, en droit et en histoire de l'art.

Un voyage en Chine, en 1955, dans le cadre d'une délégation d'étudiants belges, lui fit l'effet d'une révélation : il y rencontre le premier ministre Zhou Enlai en personne. « Mon sentiment dominant (auquel je suis resté fidèle jusqu'à la fin de la vie) était qu'il serait inconcevable de vivre dans ce monde, à notre époque, sans une bonne connaissance de la langue chinoise, et un accès direct à la culture chinoise », expliquait-il dans un entretien de 2011. Ayant obtenu une bourse d'études pour Taïwan, il s'installe à Taïpeï. Il s'y passionne pour la peinture chinoise, la calligraphie et plus largement la culture traditionnelle. Sa thèse, « Propos sur la peinture du moine Citrouille-amère », porte sur un traité d'un calligraphe du début du XVIII^e siècle. Il reste en périphérie de la République populaire de Chine, pays encore très fermé, mais voyage et vit alentours (Taïwan, Singapour et Hongkong).

« Le dernier sinologue »

Dans la colonie britannique, il éprouve, de 1967 à 1969, la presse chinoise pour la représentation belge afin de compléter son salaire d'enseignant et nourrir sa famille – son épouse est chinoise. A l'invitation du sinologue et éditeur René Viénet, proche de la mouvance situationniste, il rassemble ses observations sur la Révolution culturelle. « Une chose est certaine : sans lui, je n'aurais sans doute jamais rien publié – on pourrait dire assez littéralement que c'est Viénet qui m'a inventé », écrit-il en 2003. C'est à cette occasion que naît Simon Leys : le pseudonyme est inspiré par le héros du roman de Victor Segalen paru en 1922 (*René Leys*). Un écrivain auquel il voue une grande admiration. Il a déjà obtenu un poste à l'Australian National University de Canberra, quand le pamphlet sort en France sous

le titre *Les Habits neufs du président Mao*. Il est suivi par *Ombres chinoises* (Robert Laffont, 1974), un récit de voyages entrepris en Chine continentale en 1972, lors d'une mission de six mois pour l'ambassade de Belgique à Pékin. Écrivant aussi bien en français

qu'en anglais, il consacrera d'autres ouvrages à la culture chinoise, dont le remarquable *La Forêt en feu* (Hermann, 1983) et *L'Humeur, l'Honneur, l'Horreur* (Robert Laffont, 1991). Immense lecteur, polyglotte, il dédie des essais à l'écrivain britannique George Orwell et à l'intellectuel réformateur chinois Lu Xun, deux incarnations de l'indépendance intellectuelle et politique.

Simon Leys fut aussi un grand marin, une passion sans doute née durant une campagne sur un thonier breton quand il était étudiant. Cette fascination pour la mer et pour les récits maritimes nourrit plusieurs de ses ouvrages, dont *Les Naufrages du Batavia* (Arika, 2003) et les deux tomes d'une anthologie, *La Mer dans la littérature française* (Plon, 2003).

En 1990, reconnu pour son style classique, toujours élégant, parfois mordant, il est élu à l'Académie royale de Belgique, au siège de Georges Simenon. Pierre Ryckmans ne prendra jamais la décision de revenir dans son pays natal. Il suivait néanmoins les débats intellectuels, ceux qui concernaient la scène européenne, mais plus encore tout ce qui avait trait à l'évolution politique de la Chine et le destin des dissidents.

« Avec lui, c'est peut-être le dernier sinologue qui disparaît », constate Jean-Philippe Béja. *Aujourd'hui, nous sommes des experts de sciences sociales, des sinologues, des historiens... Lui, est parti de la culture chinoise, il avait une connaissance profonde de la Chine.* ■

FRANÇOIS BOUGON

28 septembre 1935 Naissance à Bruxelles

1955 Premier voyage en Chine

1970 Installation en Australie

1971 « Les Habits neufs du président Mao » (Champ libre)

1990 Élection à l'Académie royale de Belgique, au siège de Georges Simenon

11 août 2014 Mort à Canberra

énergie pour lire, traduire et comprendre.

Néanmoins, conscient de la fragilité de nos connaissances, il mêlait volontiers l'humour du sceptique et la modestie du sage. C'est sans doute cette lucidité qui lui permit de voir la Chine maïste sous son véritable visage et de publier, en 1971, le livre le plus percutant sur la Révolution culturelle, *Les Habits neufs du président Mao* (« Champ libre », éditions Vireo, 1987), qui fit l'effet d'un coup de tonnerre dans le paysage intellectuel français alors très influencé par le maïisme. Cet ouvrage lui valut l'admiration de nombreux jeunes sinologues, augmentée encore, sans doute, par son retrait sur les rives du Pacifique, à l'autre bout du monde. « C'est un livre qui m'a ouvert les yeux, et je pense que c'est le cas pour toute ma génération », confie l'universitaire Jean-Philippe Béja.

Mais ce lettré ne fut pas l'homme d'un seul livre, ni d'une unique passion, comme le prouvent ses ouvrages qu'il consacra à la mer et à la littérature et même un roman, *La Mort de Napoléon* (Hermann, 1986).